

Littérature étrangère

Numéro 29, octobre–novembre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20877ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

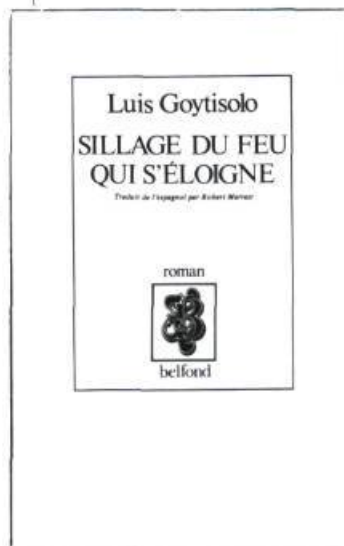
(1987). Compte rendu de [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (29), 64–69.

L'AMOUR AUX TEMPS DU CHOLÉRA

Gabriel Garcia Marquez
Grasset, 1987; 27,00 \$

C'était inévitable: se glisser dans l'univers du dernier roman de Garcia Marquez, c'est parcourir à son tour le destin des amours contrariées, observer avec le cœur le cheminement de deux êtres, Florentino Ariza et Fermina Daza qui, au bout d'un demi-siècle, effectuent de touchantes retrouvailles et comprennent que «l'amour est l'amour, en tout temps et en tout lieu, et qu'il est d'autant plus intense qu'il s'approche de la mort.»

Les premières pages de *L'amour aux temps du choléra* nous plongent dans une ambiance pesante, celle du suicide de Jeremiah de Saint-Amour pour qui la vieillesse représentait un état indécent qu'on devrait s'interdire à temps. C'est son ami et partenaire aux échecs, Juvenal Urbino, le médecin le plus vieux et le plus qualifié en ville qui constatera son décès. Ce même dimanche de Pentecôte, en tentant d'attraper son perroquet perché dans un manguiier, Urbino tombe et meurt à 81 ans, la colonne vertébrale en miettes. Il laisse dans le deuil Fermina Daza, celle qu'il avait épousée un demi-siècle plus tôt alors qu'elle était une roturière sans nom ni fortune. À cette époque, Fermina, en se mariant, avait rejeté, après deux années d'échanges épistolaires, l'amour de Florentino Ariza, télégraphe et poète qui, lui, toute sa vie durant, ne cessera d'espérer reprendre cette femme qui lui a toujours échappé. Cette détermination se traduira chez Florentino par un désir de se tailler un nom et une fortune, et une rigueur à prendre soin de sa santé et de sa personne. Jusqu'à l'anse de la vieillesse, la vie affective de Florentino aura quelque chose du naufrage et sera parsemée de femmes occasionnelles, toutes pâles près du souvenir obsédant de Fermina. Mais au



bout de l'attente, usés par les vicissitudes de l'âge, Fermina et Florentino se trouveront, amants tardifs décidés cependant à laisser faire le temps et voir ce qu'il leur réserve. Vers les dernières pages ils entreprendront un voyage, une croisière sans fin dont on n'entrevoit pas la dernière escale, comme si la vie alors n'avait plus de limites, et que seul aller tout droit devant importait.

Outre la passion invincible dont il nous entretient, ce roman de l'écrivain colombien propose aussi une méditation sur la vie, la mort, la sensualité, le vieillissement et l'amour à cet âge qu'on dit d'or. On quitte ce roman comme au sortir d'une histoire amoureuse vécue avec beaucoup d'intensité, en se disant que les autres seront bien fades après.

Susy Turcotte

LE BARON SAUVAGE

Jacques Jaubert
Sylvie Messenger, 1987;
22,95 \$

Né en France en 1923, Jacques Jaubert a écrit plusieurs livres dont *La comédie galante*, finaliste du Prix des Libraires en 1984. Avec son roman *Le baron sauvage*, il reconstitue, à partir de données historiques, l'existence aventureuse du baron de Saint-Castin.

sée Mathilde lors de leur mariage. Il aura d'elle un fils, Bernard-Anselme et une fille Thérèse. L'histoire se termine alors que, âgé de 48 ans, le baron sauvage, devenu chef abénakis, peut enfin se reposer auprès de son clan dans l'espérance d'une paix durable.

Écrit dans une langue simple et directe, ce volume est d'une lecture agréable. Le héros sort vainqueur des pires épreuves de sorte que, bien que le récit semble moins plausible, aucune tension ne vient troubler le lecteur. De plus, l'auteur excelle à recréer le climat de l'époque, quoique sa sympathie pour les peuples indiens l'ait peut-être amené à noircir quelque peu le portrait des peuples français et anglais.

Hélène Marcotte

SILLAGE DU FEU QUI S'ÉLOIGNE

Luis Goytisolo
Belfond, 1986; 23,95 \$

Voilà un roman qui rappellera aux lecteurs d'Hubert Aquin les enchevêtrements narratifs que ce dernier affectionnait. Le canevas du récit est ici simple: A écrit un roman dont le personnage principal, B, écrit à son tour une fiction dont le héros n'est autre que A jusqu'à ce que B découvre un manuscrit dans lequel se trouve consigné non seulement la même trame, mais le même récit.

Jeux de miroirs tantôt déformants lorsque A se demande quelle aurait été sa vie si ses choix eussent été autres, tantôt troublants lorsqu'ils renvoient à B non seulement le reflet de sa propre vie, mais également de son écriture. Ce qui amène B à conclure, sans que l'on sache avec exactitude à qui l'assertion s'adresse (à A ou à B, ou aux deux): «Ta vie est une histoire écrite par un autre et, quand les mots viennent à manquer, c'est la fin.» (p. 175)

La complexité narrative fait contrepoids à la simplicité dramatique et risque fort de venir à bout de plus d'un lecteur (l'addition de ces deux éléments est à coup sûr une recette anti best-seller). Les fréquentes modulations narratives, souvent à l'intérieur d'une même phrase, ajoutent à l'effet de confusion, de distorsion voulu par l'auteur. Sans compter qu'à l'intérieur de ce double, sinon triple récit se multiplient personnages et actions où quotidien, réalité et illusion se disputent l'avant-scène du récit. En fait, ce roman fourmille, s'agit de toutes parts comme s'il cherchait à rendre compte d'un tout. Avec tous les risques que pareille entreprise comporte.

Jean-Paul Beaumier

AFFAIRES DE FAMILLE
Thilde Barboni
Favre, 1987; 21,50 \$

Le hasard qui lia Henri et Marie: rencontrés à la descente d'un tramway, mariés en raison d'une grossesse inattendue, ne s'est jamais transmué en une union inéluctable. Ils ne se sont jamais ni compris, ni rejoints. S'aimèrent-ils seulement?

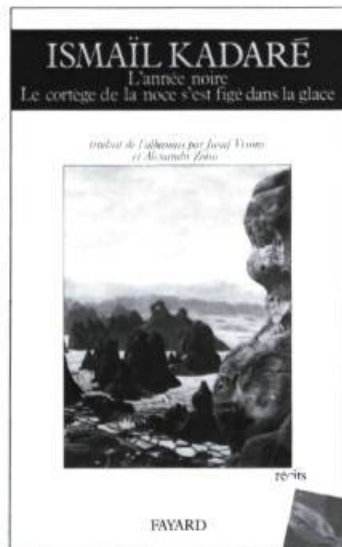
Le projet de Thilde Barboni, dans *Affaires de famille*, est de déjouer la narration omnisciente, traditionnelle en éclairant à tour de rôle chacun des personnages à partir du regard d'un autre protagoniste. Dans la première partie du livre, c'est Henri qui emprunte la figure du narrateur. Il ne parvient pas à comprendre la violence de Marie, sa femme, qui la pousse à battre leurs enfants. Il demeure prostré, impuissant. En deuxième partie, changement d'époque, la jeune romancière belge cède la parole à Marie alors grand-mère. Celle-ci explique le regret qu'elle a d'avoir manifesté tant de dureté à l'égard d'Henri. Mais c'était là sa seule arme contre son apathie qui l'exacerba. Le récit chevauche alors entre le présent, mettant en scène Marie et sa petite-fille Chérie, et les souvenirs du passé.

Ce quatrième roman de Thilde Barboni est une véritable saga familiale dans laquelle les personnages se croisent, ayant entre eux tous un lien historique. Il s'agit presque d'un essai sur le temps. Le récit est bâti sur un robuste enchaînement de flashback et de retours au présent qui fait penser à un découpage cinématographique. On sent l'influence du cinéma qui n'est pas loin... À travers cette enfilade de tableaux, certains personnages sont bien en chair, d'autres sont abandonnés négligemment le long de la route. Voilà un roman minutieusement construit, riche en détails sur les émotions face aux épreuves de la vie: la vieillesse, la guerre, l'incompréhension entre les gens... mais peut-être trop dispersé ou qui a la vue trop large. Enfin, un autre livre de facture moderne, avec sa charge de clichés — déjà le titre en prend sa part —, dont seule la lecture est enthousiasmante, mais après, qu'en reste-t-il?

Isabelle Ferland

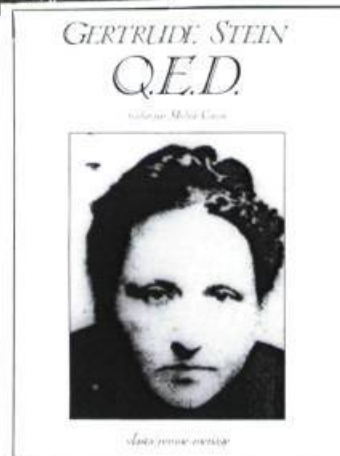
L'ANNÉE NOIRE
Ismail Kadaré
Fayard, 1987; 29,95 \$

Deux récits albanais qui nous entraînent aux deux extrémités du siècle. Du même auteur et pourtant si différents l'un de l'autre.



L'année noire — 1914 — c'est celle qui a abouti au démembrement de l'État albanais par les grandes puissances de l'époque. On y accompagne une guérilla populaire généreuse mais désorientée, on y fait la connaissance d'un roi étranger qui hésite à se faire circonciure pour plaire aux musulmans, on y rencontre les armées de plusieurs nations qui s'entrecroisent dans le plus grand désordre et un baklava géant nous révèle les secrets de la diplomatie turque. Les personnages, comme l'action, sont ici extrêmement stylisés et cela ne manque pas de donner au texte un air de parenté avec la bande dessinée. Toutefois, si cette approche sert bien l'intention satirique de l'auteur, il reste que l'humour a la couleur de l'année en question et que le lecteur rit jaune. Car c'est bien le drame de la lutte pour la survie d'un petit peuple qui se joue sous nos yeux.

Tout comme dans le second récit d'ailleurs. Grave, cette fois. Sans doute la proximité des événements relatés — le massacre dont ont été l'objet les Albanais de la province de Kosova en Yougoslavie, en 1981, pour avoir réclamé le statut de république autonome au sein de la fédéra-



tion — n'autorisait-elle pas l'auteur au même détachement que dans *L'année noire*. Ce récit à la fois policier et psychologique, où monologues intérieurs et échanges acerbes entre les personnages confèrent à l'ensemble un aspect polyphonique caractéristique du style de Kadaré, est un plaidoyer en faveur de l'union des Serbes et des Albanais de Yougoslavie, en faveur d'un mariage désiré depuis des siècles par les deux peuples mais constamment remis en raison de l'attitude raciste des classes dirigeantes de ce coin de planète.

À l'évidence, dans les deux cas, le lecteur québécois se trouvera en terrain connu puisque

Ismail Kadaré, en choisissant de traiter de l'épopée nationale albanaise, a également choisi d'affirmer la viabilité historique des petites nations en dépit même des durs revers qu'elles peuvent subir. Du même coup, il se fait aussi le défenseur du droit à l'existence et à l'épanouissement d'une véritable littérature nationale, c'est-à-dire d'une littérature dont les scénarii et les protagonistes, tout aussi universels qu'ils puissent être ou tout aussi fantaisistes qu'ils puissent paraître, plongent leurs racines dans un monde concret, historique, qui ne saurait être autre que celui de l'écrivain et de son peuple.

C'est ainsi qu'Ismail Kadaré — une dizaine de titres en français — sculpte dans les mots une des œuvres majeures de notre siècle.

Richard Tardif

Q.E.D.
Gertrude Stein
Vlasta/Remue-ménage,
1986; 14,95 \$

Manuscrit en 1903, publié avec le «consentement» d'Alice Toklas en 1950 (i.e. après la mort de G. Stein) en version modifiée, puis en 1971 dans sa version anglaise originale, ce court roman: *Q.E.D. or Things as they are* aura connu en 1986 via sa traductrice Michèle Causse et les co-éditeurs Vlasta (France)/Remue-ménage (Québec), sa venue au jour dans la langue française.

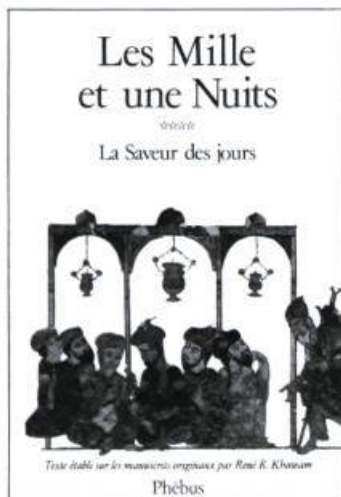
Roman donc qui circule littéralement et dans tous les sens entre l'Amérique et l'Europe. Dans l'un et l'autre continent. Récit autobiographique qui noue en lui de manière opaque, complexe, difficile: 3 femmes américaines (Gertrude Stein/Adèle, Mabel Neathe et Helen Thomas), 3 langues, 3 visages, 3 regards, 4 villes, 3 livres dans le livre, 3 dépendances amoureuses. Des départs, des lettres, des retours. Des rencontres intimes, des absences, des rencontres en public, des séparations douloureuses, le redoutable abandon, l'impasse finale. Bref dira Adèle la narratrice, des aventures «à voir, à connaître et à comprendre» (p. 2).

Par le regard triangulé et quels que soient les sexes, réels ou imaginaires, *Quod Erat Demonstrandum* fait étrangement penser à l'espace scopique durassien. Par la judaïté, par les étoiles/«les plaisirs de la nuit» (p. 17) et par l'expérience simple mais inaugurale pour Adèle de la connaissance d'une passion pour Helen — celle-ci si proche et si Autre, si fusionnée à Mabel N. —, *Q.E.D.* est dans la métonymie des récentes écritures d'Hélène Cixous. À ▶

ceci près que, dans l'intervalle 1983-1986, celles-ci me semblent s'être affranchies de l'indécidable nœud-à-trois/du «drame des yeux» (p. 92). Affranchies de *Carmen*, du tango de l'amour et de la mort.

Question envisageable pour notre dite post-modernité: cet affranchissement — avec les valeurs et responsabilités qu'il engage, ce qu'Adèle appelle: une moralité — n'a-t-il lieu que dans l'écriture? «Voir les choses telles qu'elles sont» (p. 101) et non comme nous voudrions qu'elles soient, peut-être est-ce là l'une des fonctions essentielles: bio-affective, de l'écriture. Voir les choses telles qu'elles sont.

Chantal Saint-Jarre



LES MILLE ET UNE NUITS
René R. Khawam
Phébus, 1986-1987, 4 vol.

Au début des *Mille et une nuits*, on trouve une histoire qui pourrait sembler relever du fantastique ou du merveilleux mais qui en fait constitue une réflexion des plus pénétrante sur l'univers narratif. Le médecin Doubane, lettré et donc savant, est condamné à mort par un roi qu'il a guéri de la lèpre. Avant de mourir, il donne en cadeau au roi un livre dont les feuillets, sur lesquels il n'y a rien d'écrit, sont imprégnés d'un poison qui en quelques minutes tuera le roi. Si on remarque que l'impossibilité ou le refus de raconter amène la mort, on rencontre également dans le livre beaucoup d'autres personnages qui, eux, auront la vie sauve parce qu'ils ont fait le récit de leur vie (ou fait de leur vie



NOUVELLES DE LA FRANCOPHONIE
L'Atelier imaginaire
L'instant même /
L'Âge d'homme, 1987;
19,95 \$

un récit). Ainsi le personnage n'existe-t-il que par ce (parce) qu'il raconte, ce qui confèrera au récit une construction qui n'est pas sans rappeler ces rondelettes poupées gigognes russes: le premier récit en renferme un autre qui lui en contient un troisième qui... Ce procédé de l'enchâssement, joint à l'a-psychologisme de l'œuvre, illustre bien qu'ici le véritable personnage c'est le récit. Un récit qui se nourrit des personnages et qui est doué de la faculté de se reproduire.

Tout ceci peut nous aider à comprendre les nombreux avatars qu'a connus ce grand chef-d'œuvre de la littérature universelle: adaptations souvent scandaleusement édulcorées et aux innombrables rallonges. Sans vouloir disqualifier le travail de Gallant et de Mardrus, Khawam a voulu restituer au lecteur moderne un texte qui soit en conformité avec les manuscrits originaux et le gratifier d'une traduction qui en conserve toute la verdeur. Pour ce faire, il a dû investir 39 années de sa vie, découvrant parfois quelques inédits et surtout effectuant plusieurs retranchements (dont entre autres l'histoire de Sindbad qui a été publiée à part). Que le lecteur francophone se réjouisse: un tel «texte définitif» n'existe qu'en français.

Maurice Pouliot



vont même jusqu'à problématiser le genre au niveau formel. D'autres, comme Gilles Archambault, le respectent en illustrant au mieux des procédés d'économie temporelle. Jacques Lacarrière, quant à lui, nous offre une fable poético-politique sur le printemps de Prague, Marie-Claire Bancquart le récit de l'ascension d'un écrivain suivie du choc qu'il subit à la mort de ses parents en découvrant les relations extra-conjugales de sa mère. Tahar Ben Jelloun nous propose un texte dramatisant le clivage du sujet, Andrée Chédid une étrange lecture de l'abîme rapprochant deux consciences, Georges-Emmanuel Clancier le voyage au bout de la nuit dans le métro de Paris. On comprend qu'une telle multiplicité de tons nous oblige à déchiffrer, dans ce recueil, un message trop souvent tu dans la littérature. Je parle ici de la liberté...

Michel Peterson

FEMMES DEVANT UN PAYSAGE FLUVIAL
Heinrich Böll
Seuil, 1987; 24,95 \$

Heinrich Böll, c'est autant l'écrivain à qui l'on attribuait le Nobel de littérature en 1972 que — chose dont on se souvient peut-être trop rarement — cet homme dont le cœur et l'esprit resteront toujours proches du Groupe 47, cette *amicale* d'écrivains allemands fondée à Munich en 1947 et dont le but était de lutter aussi bien contre les séquelles du fascisme que contre le confort de l'Allemagne du miracle économique. Il n'est donc pas étonnant que l'œuvre de Böll, tenant d'un socialisme et d'un catholicisme plus *humanistes* que doctrinaires, soit politiquement très engagée et extrêmement critique vis-à-vis la société allemande (ce dont témoignent notamment *La grimace*, *L'honneur perdu de Katharina Blum*, *Portrait de groupe avec dame*).

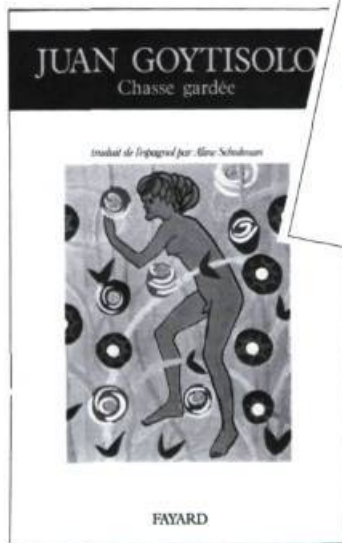
Cette vision pessimiste de l'Allemagne (qu'il me plaît de rapprocher, côté cinéma, de celle du regretté Fassbinder), Böll la poursuit plus que jamais avec ce curieux roman qu'est *Femmes devant un paysage fluvial*. Curieux d'abord dans sa structure formelle, puisqu'il est essentiellement constitué de dialogues et de très longs monologues et qu'ainsi rien, à prime abord, ne le distingue d'une pièce de théâtre. Ensuite parce qu'il serait tentant de voir dans *Femmes* une manière de testament politique: Böll n'ayant pas même eu le temps, avant de mourir en 1985, de vraiment revoir son manuscrit, ce dernier roman, dans ce qu'il

comporte d'un peu inachevé, donne à lire, prise sur le vif, l'ultime vision qu'a pu avoir de l'Allemagne d'aujourd'hui ce très grand romancier. Une vision amère, acerbe, qui s'attache au pouvoir et à ceux qui sont les véritables maîtres du jeu politique: les banquiers. Böll dénonce la corruption, l'hypocrisie et la lâcheté morale des politiciens allemands et des grands partis: caractéristiques habituelles du pouvoir politique où qu'il s'exerce mais endémiques en RFA, soutient Böll. Et ce sont ici les épouses et les compagnes de ces politiciens, par leur évocation du passé et leur vision des choses, qui traduisent le malaise, la révolte. Conclusion de Böll (et de ces femmes): l'État glisse vers un pouvoir de plus en plus autoritaire.

L'actualité récente (ronde de limogeages, de scandales financiers et politiques, de calomnies, amorcée-coïncidence avec la Commémoration du 40^e anniversaire que l'on sait) donne un poids tout particulier à ce roman qu'il faut lire malgré quelques longueurs. «Telle est ma destinée: une existence de plomb», dit un personnage à la toute fin de *Femmes*. Sombre constat. Mais il y a, en filigrane du récit, un symbole glissé comme une échappée: la musique. Car Bonn, haut lieu du pouvoir politique ouest-allemand, c'est aussi la ville natale de Bee-

thoven. Et l'Allemagne, c'est encore ce douloureux vacillement entre deux pôles: Beethoven-Hann-Marx et Wagner-Nietzsche-Hitler.

Francine Bordeleau



CHASSE GARDÉE
Juan Goytisolo
Fayard, 1987; 24,00 \$

«... pris dans les méandres de la mémoire et le besoin impératif de rendre compte aux autres et à toi-même de ce que tu étais et n'es plus, de celui que tu aurais pu être



seulement l'itinéraire personnel de l'écrivain (ce que représente entre autres l'appropriation de la langue espagnole pour un Catalan), mais également celui d'un pays aux prises avec la guerre civile. En arrière-plan, l'image du père, les amitiés qui se nouent et se dénouent, les querelles politiques qui opposent les intellectuels de cette génération (concernant Cuba entre autres), le Paris de l'après-guerre. Plus qu'un récit autobiographique, c'est une véritable fresque de l'Espagne franquiste que nous livre ici Juan Goytisolo.

Jean-Paul Beaumier

VENTE À LA CRIÉE
DU LOT 49
Thomas Pynchon
Seuil, 1987; 21,95 \$

et jamais ne fus, de préciser, corriger, compléter la réalité élaborée au cours de tes fictions successives...» (p. 31) Tel est le but, la matière et les limites de *Chasse gardée*, récit autobiographique de l'écrivain espagnol Juan Goytisolo qui pose un regard critique, sévère même, sur la société catholique et bourgeoise à laquelle il appartenait. Ponctué de hors-textes qui rompent la chronologie du récit et permettent à Goytisolo d'opérer une distanciation autant critique qu'émotive par rapport à la restitution d'expériences passées, *Chasse gardée* retrace non

En rentrant d'une union Tupperware, Oedipa Mass, californienne perpétuellement à l'affût d'une révélation mystique et quelque peu sujette au vertige paranoïaque, apprend qu'elle est nommée exécuteur testamentaire de Pierce Inverarity, son ex amant multimillionnaire. Bientôt, l'enivrement d'Oedipa à l'idée de débroussailler le complexe empire financier de Pierce tourne au cauchemar lorsqu'elle voit les indices d'un vaste complot anarchiste se multiplier. Mise sur la piste par de mysté- ▶

Tous à vos classiques

ASTURIAS
MONSIEUR LE PRÉSIDENT
BALZAC
LE PÈRE GORIOT
BAUDELAIRE
LES FLEURS DU MAL
COLETTE
LA NAISSANCE DU JOUR
DICKENS
DAVID COPPERFIELD
DUMAS
LA DAME AUX CAMÉLIAS
FLAUBERT
MADAME BOVARY
HARDY
A LA LUMIÈRE DES ÉTOILES
RUGO
NOTRE-DAME-DE-PARIS
KAFKA
LE PROCÈS
LA FONTAINE
FABLES
MANN
MARIO LE MAGICIEN
MAUPASSANT
UNE VIE
MAURIAC
L'AGNEAU
MORAVIA
LE CONFORMISTE
POE
SCÈNES GROSSES ET SÉRIEUSES
PROUST
LA PRISONNIÈRE
ROUSSEAU
LES CONFESSIONS
SAND
LA MARE AU DIABLE
SCIASCIA
LE JOUR DE LA CHOUETTE
VERNE
CINQ SEMAINES EN BALLON
WHARTON
LA RÉCOMPENSE D'UNE MÈRE
WOOLF
LA TRAVERSÉE DES APPARENCES
ZOLA
GERMINAL

Avec GF Flammariion
 impossible de passer à côté des grandes oeuvres



rieux liens qui unissent les possessions de Pierce, un réseau postal clandestin et une pièce de théâtre élizabéthain où il est fait allusion à la lutte violente que mena l'anarchiste Trystero contre le monopole de communication que constitue Thurn & Taxis, le seul réseau postal sous le Saint Empire Germanique, Oedipa découvre que les émules de Trystero, utilisateurs du réseau W.A.S.T.E. (*We Await Silent Trystero's Empire*) sont légion: les ingénieurs dissidents des industries de Pierce, les anarchistes, les minorités sexuelles, les suicidés ayant raté leur coup, les paumés de tout acabit, bref, l'autre Amérique. Étourdi par le nombre d'indices qui apparaissent pour mieux disparaître, Oedipa en vient à se demander si le complot existe vraiment, si tout cela ne serait pas plutôt une cynique supercherie montée par Pierce ou alors une hallucination paranoïaque. Hélas, elle ne trouve personne à qui communiquer ses angoisses, son mari ayant trouvé refuge dans l'acide, son amant ayant fui avec une Lolita et son psychanalyste étant devenu fou.

Ce second roman de Thomas Pynchon, on l'aura compris, est une vaste métaphore sur la communication: sur ses formes, son pouvoir et son absence. De cette société technologique qui accumule les informations à un rythme effarant, Pynchon a retenu un concept qu'il fait sien dans tous ses romans: l'entropie, ou la mesure du désordre croissant d'un système. Entropie qui devient le symbole même de

l'écriture, car elle mesure non seulement le désordre mais aussi son négatif, ce qu'on peut en sauver, ce qu'on peut réunir de dispersé. Et c'est là, nous dit l'auteur, que le paranoïaque et l'écrivain se rejoignent: tous deux cherchent à rendre «une clarté propre, une chance d'éternité» aux multiples indices qui leur parviennent. À la quête d'Oedipa, impuissante à soupçonner que l'héritage de Pierce, c'est l'Amérique, se superpose donc celle d'un écrivain qui fouille les entrailles de cette Amérique avec une précision chirurgicale.

Riche en métaphores «suburbaines» tout en ne dédaignant pas non plus la métaphore scientifique, attentive aux murmures souterrains, l'écriture résolument moderne de Pynchon est peut-être encore plus apte que celle d'un Saul Bellow à nous rendre les angoisses du petit-bourgeois américain. Une œuvre magistrale qui nous parvient en traduction avec vingt années de retard. Un roman pour ceux qui rêvent l'autre Amérique.

André Lamontagne

DERNIÈRES ENQUÊTES DE NESTOR BURMA

Léo Malet
Laffont, Bouquins, 1987;
24,95 \$

À tous ceux qui ont un jour soupçonné que le cas San-Antonio ne constituait pas un *hapax*, que devait bien exister un précurseur, la réédition des enquêtes de Nestor Burma apporte une réponse, un nom: Léo Malet. Eclipsé par un rival qui a su revigorer la tradition rabelaisienne et jouer plus à fond la carte de la fantaisie verbale si chère aux Français, Malet peut cependant revendiquer la création, avec *120, rue de la Gare* (1943), du premier enquêteur marginal usant aussi bien de l'argot que de ses cellules grises. Et si Malet demeura toujours dans l'ombre de Frédéric Dard, c'est aussi parce que son Nestor Burma tient beaucoup de l'anti-héros: poivrot, si fauché qu'il doit à l'occasion parcourir Paris en autobus, privé à l'honnêteté vacillante, recevant plus de coups qu'il n'en donne et aboutissant très rarement dans le lit des séduisantes femmes qui peuplent ses aventures.

Malet choisit de ne pas répondre à certains impératifs commerciaux, dont l'un exige que l'auteur se démarque de son héros: Frédéric Dard est petit et gros, San-A. irrésistible; Malet, lui, partage la même amertume que son héros (Cf. l'entrevue réalisée par Chrystine Brouillet dans le n° 23 de *Nuit blanche*): plusieurs de ses manuscrits furent refusés — même lorsqu'il avait bonne cote — et il connaît encore aujourd'hui une existence peu confortable. Mais c'est ce profil un peu bas, cette poésie des humbles qui fait le charme des onze romans rassemblés ici, cette poésie qui s'étend au Paris des crieurs de journaux et des arrondissements d'immigrés.

Nestor Burma: ce nom sonne «baraque foraine», avouait l'auteur. Ce plaisir du parodique doit sûrement beaucoup à l'appartenance de Malet au groupe surréaliste dont il fut un des membres actifs — signant des manifestes et des recueils d'écriture automatique — et qu'il quitta parce que le métier d'auteur de polars entraînait en contradiction avec l'esprit du mouvement. Ces jeux avec les lois du genre ou du langage ne diminuent toutefois pas l'intensité dramatique qu'exige tout bon thriller. Les intrigues sont à coup sûr plus serrées et les dénouements plus imprévus que dans les romans de San-Antonio. Et tout comme chez ce dernier, l'humour n'est pas «aussi facile qu'une bonniche un soir de fête nationale». Malet aurait pu occuper jalousement le

terrain de la création verbale et du non-conformisme qu'il avait défriché dès ses premiers polars, mais Burma n'aurait pas été Burma.

André Lamontagne

ATLAS OCCIDENTAL Daniele Del Giudice Seuil, 1987; 19,95 \$

«Je suis quelqu'un qui raconte des histoires en sachant qu'il n'existe plus de rapports fondés et codifiés, mais que jour après jour il faut s'inventer une manière d'être dans sa propre relation avec les autres et avec l'extérieur», confiait Daniele Del Giudice dans le *Magazine littéraire* de janvier 1987. Il faut avoir ces propos en tête et savoir que Del Giudice préfère être nouveau que jeune avant d'ouvrir *Atlas occidental*. Le (deuxième) roman de cet écrivain «découvert» par Italo Calvino livre en effet *quelque chose* (un sentiment, une perception) de fondamental et de novateur: non pas une idée de la modernité, mais plutôt un rapport à la contemporanéité, une rare connivence avec l'esprit du temps, une faculté de *saisir* en ses péripéties *la façon de voir les choses*.

Ce récit impossible à rapporter commence par un accident manqué de peu entre deux avions de tourisme. C'est justement l'amitié entre les deux pilotes qu'il relate: Ira Epstein, un écrivain âgé et Brahé, un jeune chercheur de pointe qui travaille, dans l'anneau souterrain européen, sur la physique des particules. Epstein n'écrit plus depuis qu'il voit les histoires dans leur entièreté et parce que savoir regarder contient maintenant pour lui toutes les ressources de l'imagination tandis que Brahé, occupé à scruter un phénomène qui n'existe pas encore et qui n'existera peut-être jamais, regarde sur les écrans d'invisibles mouvements de particules. Ces deux personnages sont ainsi engagés, avec le *voir*, dans une expérience cruciale. Qu'y cherchent-ils? Sans aucun doute un sentiment nouveau: de soi, de son rapport à l'espace, de son temps.

Atlas occidental délaisse les voies par trop coutumières de la psychologie pour aborder les personnages d'une façon jusqu'ici inusitée: par la place qu'ils occupent dans l'espace, par leur relation à la lumière — élément important s'il en est —, par les rapports qu'ils entretiennent avec les objets. Je ne saurais trop vous recommander la lecture de ce roman absolument contemporain servi par une écriture dont la sécheresse apparente est ici éton-

namment justifiée. Et, comme pour montrer que la métaphysique peut renouveler ses formulations à défaut de ses objets, nourri de réflexions brillantes parce qu'inhabituelles sur les notions de présent et d'avenir, sur la sensation et la *distorsion*.

Francine Bordeleau

UNE ODEUR DE LAINE MOUILLÉE
Lars Gustafsson
Presses de la Renaissance, 1987;
24,95 \$

Avec la Suède, nous partageons l'hiver et Mats Naslund. Sur le plan culturel, nous avons sans doute certaines affinités, ne serait-ce qu'à vivre une commune nordicité. Dans *Une odeur de laine mouillée*, par exemple, il suffirait de remplacer les noms de lieux et de personnes par des patronymes plus familiers et le lecteur aurait peine à croire que l'action se déroule ailleurs qu'à Murdochville, Sudbury ou Val d'Or. En fait, autant la langue et la *culture* nous unissent à certains pays francophones, autant le milieu de vie nous rapproche des milieux nordiques.

Comment devrait réagir un



professeur de mathématiques découvrant parmi ses élèves un véritable génie qui résout tout naturellement les problèmes les plus complexes? Lui faire prendre conscience de ses capacités, bien sûr, mais pourquoi, pour qui? Pour lui permettre de faire des études avancées et devenir prof à son tour ou qu'il soit récupéré par une université américaine? Est-ce que ça vaut véritablement la peine? Qui finalement en profitera véritablement? À 24,95 \$ hélas, la réponse me semble d'un coût trop élevé.

Claude Régnier



LE CASSE DE L'ONCLE TOM
San-Antonio
Fleuve Noir, 1987; 5,50 \$

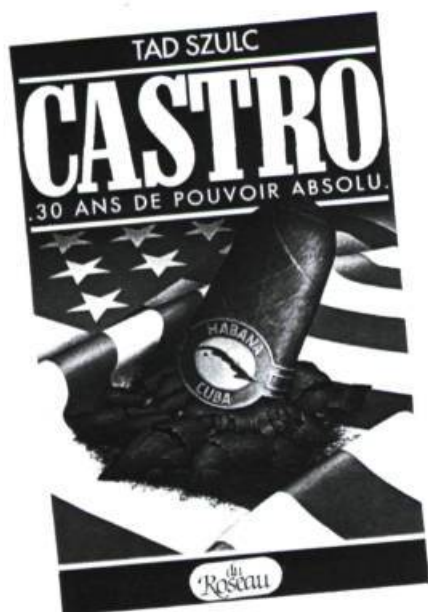
J'ai découvert San-Antonio il y a une vingtaine d'années, un peu avant *L'Histoire de France* dont d'ailleurs je conserve un meilleur souvenir que les traités de droit administratif que j'aurais sans doute dû potasser plus souvent, mais ça c'est une autre histoire. J'en ai lu un joli paquet avant de

tout laisser tomber sans autre raison qu'une certaine difficulté à suivre le célèbre commissaire sur l'autoroute de ses *ego trips*.

Il est cette fois question d'un commissaire de police français qui interrompt ses vacances au Brésil, rapplique en Savoie et élucide le meurtre de son oncle, d'où le titre coiffant l'œuvre. Mais, trêve de détails: que faire d'un résumé à la noix, la trame du récit ne servant que de support, voire de prétexte, à l'expression du *génie* littéraire. (Vous n'avez pas la berlue: il en faut une certaine dose pour pondre quelque chose de semblable après 141 bouquins bien comptés.) Nous tenons en effet entre les mains du grand San-Antonio: une structure intéressante où le récit alterne d'un lieu et d'un objet à l'autre, une forte dose d'humour (ces titres de chapitres!), un sens aigu du calembour, une grande dextérité dans le maniement de la langue et beaucoup de complicité avec le lecteur.

Les amateurs adoreront, les tièdes se réchaufferont et les néophytes patients découvriront lentement, à petite dose: patience et longueur de temps valent mieux que baise rapide et morpions persistants.

Claude Régnier



Une monumentale biographie du leader cubain, réalisée au terme d'une vaste enquête, du dépouillement de la documentation existante et de nombreux entretiens avec Castro et les principaux protagonistes de l'expérience cubaine, qui n'ont cependant exercé aucun contrôle éditorial sur le manuscrit de l'auteur.

696 pages
24.95 \$

